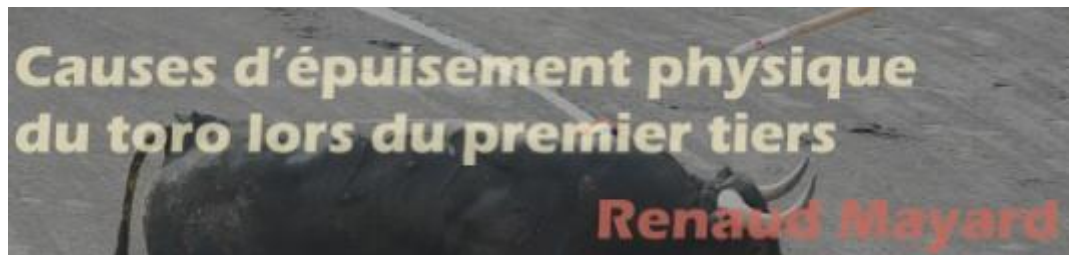


Association française des vétérinaires taurins



Avant propos



Quelle qualité physique (pour une fois, ne parlons pas du moral) doit déployer le toro au premier tiers ? Passons sur la sortie (le toro sort des chiqueros ébloui et va lentement accommoder avant de retrouver sa vision normale, amateurs de porta gaïola respect !), puis la réception à la cape après quelques tours de piste d'échauffement (qui peuvent révéler boiterie ou invalidité ou manque de forces rédhibitoires). Arrivons au cheval.

Le toro que nous aimons y exprime sa bravoure. Que se passe-t-il réellement trop souvent ? Soit le toro est « juste de forces » (soyons pudiques) et son maestro le ménage dans la perspective du troisième tiers, dans ce cas peu importe à tous (majorité du public compris) la position de la pique, la défense du cheval et la poussée du toro, il faut faire infirmier donc le piquero va administrer une pique peu appuyée et va vite l'enlever (sous les applaudissements). Le toro n'aura pas d'occasion de montrer quoi que ce soit d'autre, car le diestro a déjà demandé et obtenu le changement de tiers. La saignée sera minime, les dégâts causés par la pique discrets. Pour durer, ce type de toro n'a pas enduré, et les ganaderos qui élèvent ce type de toro pour ce type de lidia ne sélectionnent plus sur la force physique depuis belle lurette !

Deuxième hypothèse, le bicho est présumé solide par le maestro, voire retors, il va avoir alors la possibilité d'exprimer sa sauvagerie et son instinct offensif (dont la résultante est la bravoure) dans une première pique « normale », puis après le quite libérateur et une mise en place à distance croissante dans les suivantes. Oui mais voilà, ce toro là aussi va devoir durer (un troisième tiers limité à une faena d'alignement avant un coup d'épée n'est plus admis comme il

y a 100 ans) alors que trois causes d'épuisement physique ou d'inaptitude provoquées par la pique le guettent.

Impact



Un point d'impact du fer délabrant.

Quand le toro pousse, que le cheval s'arque, et que le piquero use de son quintal pour manier la pique, la profondeur de la trajectoire malgré la cruceta peut atteindre 30 cm, voire plus (il m'est arrivé au desolladero d'entrer ma main puis la moitié de l'avant bras dans des plaies). Si cette pique est portée dans une zone telle que l'épaule, le thorax, les parties postérieures au garrot, le risque est réel que la blessure du châtiment soit irréversiblement invalidante donc éthiquement scandaleuse, sans compter que là il n'y a plus de suite au combat. Ce risque n'existe pas pour des piques plus antérieures, soit dans le morillo (mais un tel toro si par extraordinaire arrive à se révéler de bandera est gracié, les lésions quelle que soit leur position et l'infection de la plaie à une profondeur considérable donc sans drainage possible rendent l'animal irrécupérable).

Le lecteur curieux consultera à ce sujet l'excellent et édifiant ouvrage de nos confrères valenciens publié par la Diputación de Valencia, Suerte de Varas.

Saignée



La saignée.

Paradoxalement, le risque de choc hémorragique ou d'hémorragie excessive (épuisant le toro au point qu'il ne peut plus avancer, voire qu'il se couche, aux deux tiers suivants) n'est pas le risque le plus important. Le toro est pourvu d'une masse de sang importante (8% de son poids vif) lui permettant de supporter le castigo, et le plus souvent les plaies arrêtent de saigner assez vite.

Rappelons l'ancien (et contestable dans sa finalité) dicton : ¡No hay buena vara sin sangre hasta la pezuña!

Poussée



L'effort de poussée.

Le toro se heurte à un mur, maintenant dressé à résister à la poussée, lourd (même si son poids est réglementaire, l'ajout des protections et le piquero amènent le total à 800 k) sans prise pour les cornes (pour presque tous les petos modernes). Le toro (préssumé brave) va essayer de soulever ou de renverser la pièce montée, et il va dépenser une énergie considérable (voir à ce sujet les ouvrages de Pierre Daulouède). Cette énergie sera d'autant plus importante que la masse du cheval harnaché et monté sera élevée et que la durée de ces efforts sera longue (un bon batacazo sera moins pénalisant de ce fait qu'une pique interminable et carioquée), et la fatigue musculaire se fera essentiellement sentir sur l'avant-main : le toro qui a bien et longtemps poussé va souvent sortir du cheval avec un bref fléchissement des antérieurs avant de se refaire (n'agitez pas le mouchoir vert tout de suite SVP !) si le quite est aéré et ne le force pas à humilier et à se retourner sur de courtes distances.

En Conclusion

Alors que proposer ?
D'abord avant même de songer à la lidia, il faudrait sélectionner un toro endurant et fort, et bien sûr encasté. En piste, il faudrait que le toro reçoive des piques bien placées et surtout appliquées pendant une courte durée. Tout le monde y serait gagnant : le ganadero (qui jugerait mieux de la bravoure de ses pupilles sur trois piques), le public, qui verrait le toro venir de loin sur plusieurs piques avec émotion, le maestro et ses compagnons de cartels qui pourraient offrir plusieurs quites vibrants. On s'en approche avec certaines corridas concours, ou fortuitement avec certaines courses pour figuras quand les toros sortent élevés pour être complets (Fuente Ymbro...) ou quand des figuras affrontent un bétail plus « dur » (comme le Cid face aux Victorinos). Bref et contrairement aux apparences et aux préjugés, la réforme du premier tiers devrait sceller les retrouvailles des

toristes et des toreristes !



Capuchonage



Quand cet été, je décidais d'aller à San Jose del Valle à "Los Romerales", chez [Fuente Ymbro](#), je ne savais pas qu'Alfonso - le meilleur mayoral selon Ricardo Gallardo -, vieille connaissance d'avant la langue bleue, allait m'initier à la pose des capuchons sur les cornes de 4 erales .

Depuis les journées des 10 et 11 mai de l'ITACYL à Salamanque, et l'exposé du vétérinaire F. LIMA, je connaissais la technique généralement utilisée, ainsi que le

- matériel nécessaire : résine de polyester, catalyseur, rouleau d'époxy, ruban adhésif, couvercle de protection des pointes, gants de latex, pinceau, sèche-cheveux.
- méthode : tranquilisant avec romifidine, cage de contention avec protection des yeux, ruban adhésif sur la partie supérieure du piton, application de la fibre coupée en triangles, + résine de polyester sur la corne avec la catalyseur, application du bouchon (type pied de chaise) et ainsi de suite plusieurs couches, séchage au sèche-cheveux et libération du toro lorsque la résine est sèche. Retrait de la protection 8 jours avant l'embarquement .



Il me semble qu'Alfonso fait plus simple. Une fois l'animal entré dans le couloir, il lui administre - dans le mouvement - un tranquillisant sur la croupe, et au bout d'une demi heure, j'ai pu admirer la rapidité et la dextérité de la mise en place des capuchons :

■ fixation des cornes à un poteau du couloir, protection des yeux, protection des mains avec des gants de latex, application au pinceau de colle sur la corne avec pose de fibre de verre en plaques rectangulaires, moulage à la main de la pointe à 20-25 cm ; opération renouvelée 5 à 6 fois ; idem pour l'autre côté ; séchage au soleil. Le tout en 8-10 minutes. Le toro est relâché au bout de 30 minutes et il récupère en 1 h environ.

Voilà, l'opération « qui veut gagner des millions » ou « le crime de lèse- majesté » selon le côté où l'on se trouve, est en place. Je vais essayer de donner une réponse toute personnelle.

Point de vue de l'éleveur



Point de vue de l'éleveur. Economique :

30% des animaux s'abîmeraient 1 ou 2 cornes, et ce, entre 3 et 4 ans et cela conduit à l'arreglado - manipulation suspecte - ou à la boucherie . Donc , il n'y aurait plus d'auto - afeitado et nous aurions davantage de pitons intègres - au moins 8 jours avant la corrida, et s'il n'y a pas de manipulation postérieure - De plus, les bagarres meurtrières, risques inhérents à l'élevage de toros braves, entre frères de camada, disparaissent pratiquement. Après 3 années de recul chez Fuente Ymbro, on ne constate pas de changement de structure de la corne, pas d'humidité pouvant entraîner la présence de champignons, ou de ramollissement de la structure.

Point de vue de l'aficionado



Point de vue de l'aficionado de verdad, de nous tous.

D'abord, parlons de l'authenticité du campo, et de l'image un peu triste renvoyée par nos toros aux cornes encapuchonnées. J.C. Roux dans TOROS dit que cette pratique s'apparente à mettre un voile sur le visage de la Joconde. Mon confrère R. Maillard, nostalgique dit : adieu visions éthérées du campo, des cornes nues dans un jeu de lumière et d'ombre, sous les arbres ou sur un parterre de fleurs violettes.

Du point de vue tauromachique, on peut imaginer que l'on inflige au toro un afeitado psychologique, celui-ci perdant avec la pose du préservatif le sens de la distance de son armure, surtout, lors de la suppression si proche du combat. Et puis, il faut 2 manipulations. Enfin qu'en sera-t-il du reconocimiento ? Il faudra faire des photographies des armures. Ce sera peu évident pour les acheteurs ou les veedores, surtout si les toros sont protégés dès l'âge de 3 ans .

En conclusion

Chacun sans doute s'est fait ou se fera une idée. Je crois quant à moi qu'il nous faut vivre avec nôtre temps :

- admettre les capuchons, si, cela permet de voir des toros limpios ;
- faire confiance aux précurseurs « prothésistes » . Il y va de leur crédibilité, et on connaît les "bons" et les "mauvais".

J'aimerais dire que les 2 corridas les plus complètes que j'ai vues cette année, sont celles de Fuente Ymbro et de Jandilla à Pampelune - 2 fervents du capuchon, Saragosse délivrant le prix de la corrida la mieux présentée à Fuente Ymbro le 10 octobre.

Enfin, avec mes collègues de l'AFVT, nous venons d'expertiser les cornes de la temporada 2007, et on a pu remarquer (restes de résine) favorablement, celles qui avaient été protégées.

Il faudra nous y faire à ces bichos « astigordos ». Ce ne sera qu'une question d'habitude, et, à moins d'être un ayatollah, nous trouverons toujours le campo aussi beau. Mon avis est sans doute personnel, mais réaliste, car, et c'est mon collègue R. Maillard qui le dit, qui donc préservera les toros de leur baisse de caste, de leur manque de poder

ou de leur excès de faiblesse et de la fin des deux premiers tiers de la corrida ?

Vigilants nous devons le rester, mais le romantisme est sûrement d'un autre siècle. Dommage, mais inéluctable.



Avant propos



A l'origine, les banderilles (bâtonnets de bois blanc ornés de papier crépons, mesurant environ 70 cm et terminés par un harpon de 4 cm) étaient posées une à une par les matadors lors de courses téméraires et rapides dans le but unique de montrer leur courage. La pose par paire était alors exceptionnelle et elle le resta jusqu'à la fin du premier quart du 18ème siècle quand furent instituées les règles de la corrida moderne. Mais c'est avec les deux grands théoriciens de la corrida, Pedro Romero à la fin du 18ème siècle et Francisco Montes au 19ème, qu'elles acquièrent leurs lettres de noblesse puisque non seulement elles furent conservées au cours de la lidia mais leurs poses furent même classées et codifiées au point d'en faire un des trois tercios du combat. Or l'évolution de la tauromachie a été telle depuis cette époque, et notamment depuis le début du siècle dernier, que l'on peut légitimement se poser la question du bien-fondé du deuxième tiers à l'heure actuelle. Car quel était le but originel de ce tercio ? Il ne s'agissait nullement de diminuer la force du taureau, mais plutôt d'occuper un temps où on le laissait récupérer de ses rencontres avec les piques avant son combat final et sa mise à mort. Mais de nos jours, la suerte de picar est réduite à la portion congrue et la faena de muleta extrêmement longue. Dès lors, le toro a-t-il toujours besoin de récupérer et ses courses après les banderilleros lui laisseront-elles assez de ressources ensuite ? Autrement dit, le deuxième tiers est-il toujours utile ? La plupart des avis sont négatifs, la majorité des auteurs émettant l'hypothèse que la pose des banderilles ne sert à rien. Pour *André Viard* par exemple, ce n'est qu'un temps de récupération qui doit être très bref, avec le moins de passes possible. Pire, pour *Claude Popelin*, le second tiers « ne sert à rien d'autre que de donner au toro les défauts qu'il n'avait pas... » !



D'autres cependant pensent qu'il s'agit d'un intermède pendant lequel le toro « se repose, s'aère, récupère » après la pique, certains allant même jusqu'à dire qu'il « reprend courage ». C'est le cas de *Georges Lestié* qui écrit dans ses *Règles et Secrets de la Corrida* : «... l'homme, découvert, provoque le fauve, l'évite de justesse, et de ce fait la bête reprend goût à la lutte. La piqûre des harpons, bénigne en vérité, l'émoustillera, le stimulera, tandis que les coups de tête fatigueront les muscles de son cou. Enfin, les charges, les virevoltes, feront perdre au bicho de sa vitalité, le prépareront pour le troisième tiers...». Mais c'est *Jean-Pierre Darracq* qui se pose en principal défenseur des banderilles, et il explique sa position ainsi : « ...il faut savoir si le premier tercio a été correctement exécuté...Le port de la tête est-il correct, meilleur ou pire qu'avant ? Les pattes ont-elles résisté ? Le toro n'a-t-il pas acquis quelque défaut jusque là inaperçu ? Conservera-t-il la vigueur nécessaire pour répondre aux exigences du tercio final ? Nous le saurons par la manière dont va se dérouler l'épisode des banderilles. Mais nous n'aurons une connaissance relativement exacte de l'état du taureau que si le tercio est correctement et rapidement mené...». Malgré tout, *El Tio Pepe* prend bien la précaution d'ajouter que sa théorie n'a de sens qu'avec des banderilleros habiles, adroits, intelligents, rapides, précis, ce qui, avouons-le, n'est pas la majorité de la profession... Et au final, le bénéfice résultant du deuxième tiers semble bien mince par rapport au risque de voir le taureau apprendre à couper le terrain, à frapper de côté, et devenir méfiant, ce qui se résume en un mot : « se décomposer ».

L'oeil du vétérinaire

Mais dans tout ce qui précède, il n'est pratiquement question que du comportement du taureau, de son aptitude « morale », plus rarement de son aptitude physique. Le vétérinaire taurin est bien sûr aficionado et donc parfaitement sensible aux arguments rapportés ci-dessus, mais il garde néanmoins un œil professionnel sur l'animal. A-t-il la même opinion en observant son évolution au fil du combat ?



La réponse est partagée, car la restriction avancée par *Jean-Pierre Darracq* reste de mise : tout dépend de la manière dont le

tercio est mené, bien que les raisons ne soient pas les mêmes puisque elles n'ont trait qu'à la physiologie et à la pathologie.

Regardons ce qui s'est passé pendant le premier tiers. L'animal est sorti dans l'arène à allure souvent vive, il a fait quelques tours de piste, tête bien en l'air, puis, petit à petit, il a mis la tête dans la cape, et peu à peu il a baissé la tête. Sur les dernières véroniques, son muflle touchait le sol. Dans le même temps, ses membres, en particulier les antérieurs, ont été soumis à des chocs avec le sol lorsqu'il sortait des premières passes, puis à des torsions lorsque, capté par l'étoffe, il se retournait vivement pour y revenir de nouveau. Enfin, les chevaux sont entrés et le taureau a voulu pousser, soulever, renverser son adversaire, plus ou moins longtemps, mais toujours de manière intense. En résumé, le taureau a fourni sans répit d'abord les mêmes efforts qu'un sprinter puis ceux d'un haltérophile, et ce dans un temps très bref. Quel est alors son état physique à la sortie des chevaux ?

Au niveau musculaire, il a fortement entamé sa réserve de glycogène. Après les travaux effectués par l'INRA en partenariat avec l'AFVT, nous savons en effet que les muscles de la majorité des taureaux sont surtout composés de fibres oxydatives permettant un effort plus prolongé mais moins intense et cette relative carence en fibres glycolytiques va obliger l'animal à entamer ses réserves sauf s'il parvient à capter suffisamment d'oxygène externe pour conserver ses capacités pour la faena de muleta. Dans le cas contraire, il risque de devenir rapidement inapte au combat. De plus, les muscles de ses membres sont engourdis. Au niveau circulatoire, l'effort produit contre le peto du cheval provoque une hyper congestion, une hyperhémie et une cyanose, au niveau notamment du morillo, mais aussi de tout l'avant du taureau. Là encore, l'apport d'oxygène est indispensable pour récupérer une partie des facultés motrices de l'encolure déjà diminuées par les lésions due à la pique. Sans cet oxygène, le taureau présentera de la faiblesse et les chutes seront fréquentes.



En conséquence, d'un point de vue purement physiologique, il est indispensable que le taureau s'oxygène après le premier tiers, et c'est bien ce qu'avaient déjà compris les auteurs des premiers traités de tauromachie quand ils instituèrent le tercio de banderilles. Car s'il est bien mené, c'est-à-dire rapide, avec un minimum de passes de cape et sans passages à faux, le taureau y court sur de faibles distances, toujours la tête en l'air et sans mouvements brusques. Au contraire, si la brega est difficile, s'il faut placer et replacer l'animal qui va alors charger la cape en baissant à nouveau l'encolure, ou s'il a tendance à couper les terrains et donc à produire des efforts musculaires supplémentaires aussi brusques qu'inutiles, on obtiendra l'effet totalement inverse de ce que l'on cherche.

En conclusion



Et c'est bien pourquoi la réponse à la question ne peut être que partagée. L'idéal serait en fait que, comme pour la suerte des piques, le matador ait la possibilité de décider, avec l'accord de la présidence, du nombre de paires de banderilles qu'il souhaite voir poser. Car la règle des trois paires avec quatre banderilles obligatoires en place n'a pas de sens, toujours d'un point de vue physiologique. Un taureau manso, sans charge, à qui il faut dix passes de cape pour pouvoir poser un bâtonnet, sortira physiquement inapte pour la faena de muleta si l'on veut absolument respecter ce règlement. Au contraire, un taureau aux mains d'un matador-banderillero expert, qui ne lui fera donner aucune passe par un peón mais le fera courir de manière régulière et sans à-coups, supportera allègrement la pose de trois paires. La meilleure preuve en est que l'état physique des taureaux banderillés par El Fandi est souvent excellent même après une quatrième paire, et si la faena qui suit n'est malheureusement pas toujours du niveau que l'on espérerait, la faute n'en incombe pas forcément à l'animal...

En conclusion, et bien que les raisons soient différentes, l'avis du vétérinaire rejoint celui de l'aficionado. Si le taureau est normalement bon, et si le tercio est mené dans les règles de l'art, la pose des banderilles est utile au bon déroulement de la lidia puisqu'elle aidera l'animal à conserver des facultés physiques suffisantes. Dans tous les cas contraires, elle est inutile et peut même être parfois néfaste. Mais reconnaissons qu'elle nous manquerait pourtant ...

**La consanguinité chez les toros de lidia :
effets bénéfiques ou malins?**

Pierre Sans

La Cosanguinité



Dans son Dictionnaire de la Tauromachie ■, Marcelino Ortiz Blanco définit la consanguinité comme « l'appartenance à une même famille et la possession de caractères héréditaires voisins. Sur certains animaux, il est nécessaire de recourir au croisement consanguin pour obtenir une race plus pure et l'améliorer. Les descendants de parents consanguins peuvent être anormaux s'il existe dans la famille une anomalie héréditaire récessive ».

Alors, la consanguinité est-elle souhaitable ou doit-elle être combattue chez les toros de lidia ?

La consanguinité peut être définie comme l'accouplement de reproducteurs apparentés et se traduit par l'augmentation de la probabilité d'homozygotie quelque soit la zone du génome considérée. Autrement dit, l'accouplement de deux individus apparentés augmente les chances que les descendants portent le même allèle sur les 2 chromosomes de la même paire. Quelque soit la région du génome considérée.

L'augmentation de la consanguinité dans une population donnée présente des effets à la fois positifs et négatifs.

Impact positif



Les effets positifs (ou favorables) résident dans l'obtention d'une population de plus en plus homogène au fil des générations. A l'extrême, on peut aboutir à des populations dans laquelle tous les individus sont homozygotes pour tous les gènes (Ex : lignée pure de rat de laboratoire). En supposant que l'on connaisse l'effet d'un gène sur l'expression d'une caractéristique morphologique ou comportementale, on peut alors associer l'augmentation de la consanguinité et reproductibilité de ce caractère chez tous les individus qui en sont issus. Dans le cas qui nous intéresse – le toro de

lida – et par extension à l'ensemble du patrimoine génétique, l'augmentation de la consanguinité dans un élevage contribue à la sortie de lots plus homogènes en terme de présentation et de comportement au campo et en piste. Quel aficionado n'a pas rêvé de voir sortir en piste 6 toros « bien dans le type » et au comportement en piste « caractéristique du fer » !

Impact négatif

Cependant, un degré de consanguinité élevé est associé à des effets défavorables directs et indirects.



Effets

directs

:

Comme on augmente l'homozygotie, on augmente la probabilité d'apparition de tares pour tous les lieux du génome où on trouve des allèles récessifs c'est-à-dire dont l'expression est liée au fait qu'un individu portera le même allèle du gène sur les deux chromosomes (homozygote). Ainsi, la fréquence des anomalies génétiques récessives connues augmente fortement. Par ailleurs, des anomalies génétiques non connues peuvent apparaître dans la population. Le deuxième effet d'une augmentation de la consanguinité est nommé « dépression de consanguinité » : on entend par là une dégradation du niveau des performances pour certains caractères, notamment ceux faiblement héréditaires. Par exemple, une augmentation de la consanguinité est souvent associée à une baisse de la fertilité et peut être associée à une moindre résistance aux maladies. D'une manière générale, tous les caractères qui bénéficient de l'effet d'hétérosis (ou vigueur hybride) – recherché lorsqu'un ganadero « rafraîchit le sang » par l'achat d'un semental en dehors de l'élevage voire de l'encaste - sont dégradés par la consanguinité.



Effets

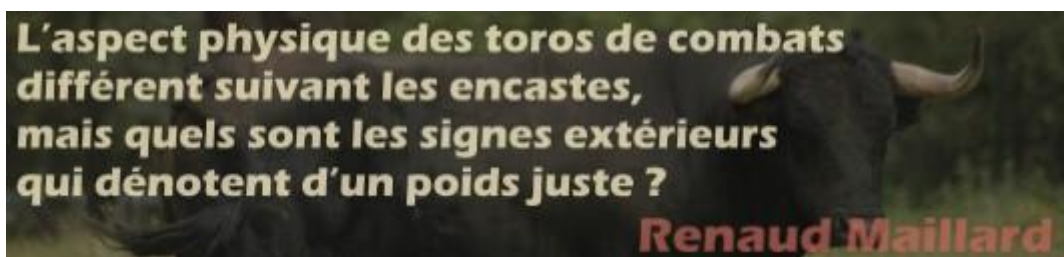
indirects

:

L'augmentation de la consanguinité d'une population conduit à une perte de biodiversité : en effet, la pratique du croisement consanguin privilégie certaines familles ou lignées au détriment d'autres qui peuvent disparaître. On réduit ainsi la taille génétique de la population sur laquelle on travaille avec deux risques : la perte aléatoire de gènes

(dérive génétique) et une sélection dans une population de plus en plus petite qui peut conduire à terme à un accroissement de consanguinité non maîtrisable.

Aussi, en terme de consanguinité et comme souvent, « rien n'est tout blanc, rien n'est tout noir ». Si elle est peut-être utile pour fixer les caractères d'un élevage, la consanguinité doit être gérée par l'éleveur au risque notamment de voir ses efforts anéantis par l'apparition de tares affectant la rentabilité de son élevage.



Poids réglementaire



La question est complexe...je vais commencer par la notion de « poids juste ».

La première approche est réglementaire (mais je me doute qu'il ne s'agit pas de la réponse attendue), soit 460 kilos en arène de première catégorie. Lorsque les vétérinaires d'arènes de première catégorie espagnole et leurs présidents font un reconocimiento au campo, ils essaient de trouver des repères (murettes, arbres, ...) qui puissent leur donner une idée du gabarit (« tamaño ») des animaux stationnés à proximité, notamment du plus petit et du plus gros toro du lot pressenti. La marge d'erreur est grande et le reconocimiento au campo ne dispense pas d'une pesée aux arènes. Cette nécessité (obsession ?) de « faire le poids » a conduit aux dérives bien connues (pour être sûr de ne pas se tromper, on retient les plus gros, les plus destartalados, les plus encornés aussi dans le même ordre d'idées...). Il faut ajouter comme paramètre d'incertitude que certains toros perdent plusieurs dizaines de kilos pendant le transport entre la finca et les arènes, et ne les récupèrent pas toujours aux corrales. De plus, malgré le « juste poids » réglementaire, le trapío de tel ou tel bicho peut être insignifiant ou ne pas correspondre au type de la plaza (celui qui est apprécié de son public). Certains bichos sont ainsi refusés dans certaines arènes pour paraître acceptés dans d'autres arènes de même catégorie, et il suffit de comparer les

toros de Madrid et Séville pour voir que le poids n'est qu'un paramètre du choix.



Affranchissons-nous du règlement : que devrait être le poids juste ? De façon pragmatique, ce pourrait être le poids qui permet au toro d'endurer les épreuves physiques de l'arène et d'exprimer au mieux sa caste, bref un poids d'athlète. On voit tout de suite qu'en juger est plus difficile que d'employer une bascule. Il faudrait un poids qui garantisse de supporter les efforts du premier tiers et ceux du derniers : ce ne sont pas les mêmes.

Morphologie de premier ou de dernier tiers ?



Au premier tiers, l'effort de poussée « anéantit » souvent plus le bicho que la saignée subie, au dernier, le bicho, humiliant donc s'asphyxiant doit supporter de plus en plus souvent un grand nombre de passes (en chargeant sur quelques mètres avant de s'arrêter brutalement) sans pouvoir récupérer entre elles (voir à ce sujet les compléments apportés dans les ouvrages de Pierre Daulouède).

Nous avons tous en tête l'exemple de « petits » toros invalides (parfois même en novillada sans picadors) ou a contrario de petits toros pleins de gaz (pour prendre des exemples assez lointains dans le temps, dans le premier cas de figure un célèbre lot d'Arrauz de Robles à Mont-de-Marsan, et dans le second le premier lot de Conde de Murça combattu à Céret). L'étude en cours sur le muscle des toros réalisée par les vétérinaires taurins français et l'INRA, pas plus que les études espagnoles antérieures, ne montre pas de corrélation entre le poids, la faiblesse et/ou l'invalidité (les corrélations existent plutôt avec le type de fibres musculaires et l'alimentation). Quelque soit leur poids, il y a des toros en difficulté avant ou après l'épreuve des piques, et sans qu'on puisse le soupçonner au campo ou lors du reconocimiento.

Les plus gros toros ne sont pas forcément désavantagés par le paramètre « chute » ne serait-ce que parce qu'ils ne sont pas forcément mobiles ! Les petits toros peuvent peiner lors du tercio de piques, les cavaleries modernes (mobiles

certes mais maîtrisant l'arc-boutant à la perfection pour contrer la charge du toro) étant épuisantes et elles autorisent un tercio plus long que n'abrègent ni la chute (poder du toro trop réduit) ni le ...quite du maestro. Le poids du toro doit donc être assez conséquent pour l'effort de poussée (les petits novillos peuvent faire chuter la cavalerie, mais il faut souvent une masse critique pour acquérir assez d'énergie cinétique pour un batacazo !) et pour la saignée (un toro est pourvu de 8% de son poids vif en sang, une même saignée est donc plus durement ressentie quand on fait 400 kilos plutôt que 500).

Pour le dernier tiers, la percussion du pilier n'est pas de grand secours pour le toro. Il va devoir suivre le leurre, donc être mobile, et avec style, donc en humiliant.

Pour humilier, le type physique recherché est « por abajo », avec une avant-main plus basse que l'arrière-main, même si certains toros aleonados et hauts humilient bien (par exemple, le toro de M. Zaballos à la corrida-concours d'Arles en 2005) alors qu'à l'inverse des toros assez bas humilient peu (les



Partido de Resina).

Pour la mobilité, il faut mettre toutes les chances de son côté en évitant essentiellement les animaux trop gras. Faute de pouvoir faire comme les maquignons sur le champ de foire, qui palpent les bovins afin d'évaluer leur dépôt graisseux, il faut se contenter d'inspecter à distance nos bichos : l'absence de graisse superflue peut être évaluée par l'examen de l'omoplate (la scapula doit se deviner), des dernières côtes (le premier ou les deux derniers espaces intercostaux doivent pouvoir être distingués sans excès qui dénoterait un état de maigreur et/ou des antécédents pathologiques). Enfin, la pointe de la hanche et l'attache de la queue ne doivent pas être « noyées ». Cet aspect osseux et musculeux du toro a souvent disparu avec l'alimentation moderne (voir la page sur les bénéfices du pienso, qui « finit » bien le toro), mais les anciens clichés (d'il y a un siècle) montraient bien de nombreux toros « en forme ». Il est par contre difficile de juger l'avant-main, le fanon et le morrillo ne sont pas un bon reflet de l'état d'embonpoint/ de maigreur mais plutôt des caractères sexuels secondaires (sur la façon de voir les toros on consultera avec profit les ouvrages de AR Montesinos). Il vaut mieux s'étalonner l'œil dans un même encaste au départ et ne pas comparer d'entrée un Cuadri, un La quinta et un Miura...

Conclusion

Au bilan, les signes extérieurs prédictifs d'un poids juste sont peu nombreux... il reste à l'aficionado curieux, pour compléter son jugement après le combat, à examiner les carcasses au desolladero (s'il est accessible) et à observer notamment le dépôt graisseux sous-cutané et abdominal. Les surprises sont rares chez les toros il y a rarement de faux maigres mais souvent de vrais gras.



Un peu d'histoire



En 1796, Pepe Hillo écrivait dans sa Tauromaquia : « Le picador doit se trouver face au terrain qu'occupe le taureau et il doit planter la pique dans le morillo, empêchant ainsi le contact avec le cheval, qu'il guide en même temps vers la gauche afin de laisser le taureau en position parallèle à l'encolure du cheval ».

Tous les Règlements Taurins jusqu'à celui de 1917 compris indiquent que le lieu où il faut piquer est le morillo et, jusqu'au début du 20ème siècle, toute pique donnée plus en arrière, et notamment dans la cruz, valait à son auteur une forte amende, voire de l'emprisonnement...

Depuis l'introduction du caparaçon en 1930, l'emplacement de la pique n'est plus précisé dans les Règlements, et il a nettement évolué vers l'arrière, pourtant sans raison logique.

En effet, le but essentiel de la pique, même s'il a quelque peu changé, et sans parler de l'intérêt de juger de la force du taureau, reste de lui faire baisser la tête, lui interdisant des mouvements trop brusques, mais en le laissant apte à la faena de muleta.

Un peu d'anatomie



Comme tout bovidé, le taureau de combat n'a pas de clavicule. Les deux extrémités des membres antérieurs sont donc reliées au tronc uniquement par des muscles et c'est l'endroit où ces muscles se réunissent que l'on appelle la cruz, emplacement idéal de l'estocade, mais pas de la pique comme nous allons le voir...

En avant de la cruz se trouve le morillo, masse musculaire qui correspond au bord dorso-supérieur du cou et qui va de la nuque à l'avant des omoplates. Les muscles qui le composent sont uniquement des muscles extenseurs du cou ou élévateurs de la tête.

En arrière de la cruz, il n'y a plus de muscles sous le cuir pour protéger la colonne vertébrale et la moelle épinière.

Les lésions et leurs conséquences

En avant de la cruz

Dans le morillo : Section des muscles trapèze et rhomboïde cervicaux. D'autres muscles releveurs de la tête sont situés plus en profondeur. Pour que la pique les atteigne (la profondeur moyenne de la lésion fait tout de même plus de 15 cms...), il convient en fait de piquer dans la partie arrière du morillo, juste en avant de la cruz. C'est l'endroit préconisé de tous temps.

Sur les côtés du morillo : les muscles lésés ne sont qu'accessoires, alors qu'on risque en revanche de provoquer des fêlures, voire des fractures, des omoplates.



La cruz

Dans la cruz : Les lésions intéressent des zones osseuses, vasculaires et nerveuses très sensibles. Le taureau baissera la tête, mais à cause d'une véritable « luxation » des muscles qui relient les membres antérieurs au tronc, qui va également laisser l'animal plus ou moins impotent, bien que sans boiterie.

Tombée au niveau de la cruz

Ce ne sont plus les muscles qui seront lésés, mais les cartilages de conjugaison des omoplates, provoquant obligatoirement de graves boiteries.



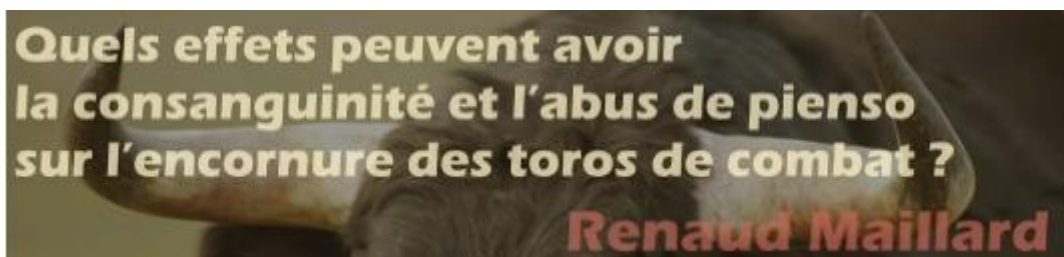
Après la cruz
En arrière de la cruz : La pique atteint la colonne vertébrale et donc la moelle épinière, altérant la propulsion et la motricité arrière.
En arrière et tombée
Perforation de la plèvre et troubles respiratoires.

Conclusion



Pour des raisons anatomiques, et en respectant le but initialement recherché, il convient donc de piquer dans la partie arrière du morillo.

Un autre raison à cette localisation est que l'hémorragie consécutive y est moins intense qu'ailleurs, le trou de pénétration se refermant plus vite grâce à la pression des plans musculaires à cet endroit très développés. Il convient cependant de noter que la perte de sang, comprise entre 1,5 et 2,5 litres, est très modérée pour un animal de 500 kilos qui en possède 37 litres. (A titre de comparaison, cela correspond proportionnellement au volume habituellement prélevé à un donneur de sang.) Contrairement à l'idée couramment répandue, l'hémorragie ne met donc pas l'intégrité du taureau en danger, et encore moins sa vie. Elle permet en revanche d'évaluer les dégâts musculaires.



La Corne

Pour une réponse complète, je vais commencer par rappeler ce qu'est une corne, comment elle se forme et comment elle pousse.



La corne est un ensemble de tissus bien différents :

- un support osseux (« processus cornual de l'os frontal »),
- une membrane kératogène (qui élabore la kératine) très vascularisée et
- l'étui corné, élaboré par la membrane kératogène.

Au campo et en piste évidemment seul l'étui corné est visible. Seuls le support osseux et la membrane kératogène sont vascularisés, ce qui signifie qu'une corne ou une pointe qui saigne est révélatrice d'une atteinte profonde (fracture de la corne, afeitado « extrême »...).

La Croissance



La croissance de la corne se fait de l'extrémité de la corne vers la base, et l'accroissement en épaisseur se fait de façon centripète. L'étui corné est en définitive un empilement de cornets emboîtés sur le « moule » que constitue le processus cornual. Le support osseux donnant sa forme à la corne, il est donc illusoire (alors qu'il s'agit d'une pratique répandue) de penser que la forme des cornes (ou cornage ou cornement) sera modifiée après époinçage à l'âge de deux ans.

A la naissance, seul un bourgeon de corne est perceptible au toucher. Le premier étui corné est bien visible vers deux mois d'âge.

Pendant la première année de vie, l'étui corné est irrégulier, puis il s'exfolie pour laisser apparaître une corne dure et brillante. Dans les deux premières années de vie, la corne s'oriente latéralement puis vers l'avant en restant dans un même plan. Au-delà, la forme de la corne devient plus complexe, les pointes poussant en dehors de ce plan. On ne peut donc avoir une idée « définitive » de la forme des cornes qu'après 36 mois d'âge.



La corne pousse durant toute la vie de l'animal, à des vitesses variables, pour les âges auxquels les animaux sont combattus dans l'arène : 1,2 à 1,5 cm/mois jusqu'à trois ans, 1 cm par mois de 3 à 4 ans, 0,7 à 0,8 cm par mois entre 4 et 6 ans. Ceci explique qu'une lésion naturelle ou artificielle des pointes

disparaisse avec le temps.

Influence de la génétique



Le premier facteur de variation de la forme de la corne est d'ordre génétique : les éleveurs le savent bien qui évitent (ou devraient éviter s'ils désirent faire combattre en première catégorie espagnole) de maintenir des lignées trop longtemps avec des reproducteurs tous brochos ou cornicortos (ou à l'inverse, on peut sélectionner des animaux de grande envergure comme chez le Conde de la Corte ou Valverde). La consanguinité n'est pas en soi un problème, mais elle fixera ces caractéristiques (« positives » ou « négatives ») plus rapidement.

Influence de l'alimentation



Le second facteur, qui s'intéresse plus à la qualité de la corne produite qu'à sa forme, est nutritionnel. Les cornes des bovins supportent bien les alimentations pauvres (voir le développement des cornes des watusis et zébus par exemple), mais la corne produite lors d'alimentation trop riche (celle qui « prépare » le lot retenu quelque temps avant la course) ou lors d'alternance de phases de suralimentation et de dénutrition (maladies, parasitisme, carences...) n'est pas une corne normale :

- la kératine produite est de mauvaise qualité (friable), et la pointe des cornes sera fragile,
- l'acidose clinique ou subclinique due à une alimentation trop riche en sucres solubles et en protéines est susceptible de provoquer une inflammation de la membrane kératogène, avec du prurit (poussant les animaux à se frotter les cornes, donc à léser eux-mêmes les pointes, ce sont les fameux « desgastes naturales » à ne pas confondre avec l'afeitado).

Conclusion



En définitive, la forme de cornes est en majeure partie conditionnée par le patrimoine génétique du toro. La qualité de la corne produite peut être défavorablement influencée par l'alimentation ou le passé pathologique des bichos.



A quoi sert le pienso, a quoi sert un aliment concentré



L'objectif d'un éleveur de taureaux de combat est de produire un animal qui pèse 500 kg à 4 ans : cela semble relativement facile car il suffit d'assurer une croissance régulière de 328 g par jour, ce qui est très peu par rapport aux races domestiques, qui, durant la même période, auraient un croît supérieur au double et pèseraient 2 fois plus !

Mais produire un toro de 500 kg, c'est produire un volume musculaire avec une efficacité adaptée aux efforts de la lidia : efforts de sprinter dès sa sortie, efforts de 1^{ere} ligne au cheval, efforts d'endurance à la muleta et cela dans le cadre d'élevages représentatifs de systèmes extensifs valorisant des régions souvent défavorisées.



Les ganaderias de race brave ont une image d'élevages extensifs propre aux races rustiques, c'est-à-dire adaptées à de grands parcours, à des ressources fourragères irrégulières, à des conditions climatiques difficiles : c'est vrai pour le troupeau des mères allaitantes et gestantes, c'est vrai pour l'élevage des

jeunes après le sevrage, mais lorsque l'objectif est de vendre des novillos ou des toros de 4 ans bien « présentés », et qui seront visités dès l'hiver par des acheteurs éventuels, le « pienso » sera toujours nécessaire et les toros de la « camada » devront passer d'un système extensif à un système semi-intensif voire intensif, pour assurer au-delà des besoins d'entretien, un développement musculaire correspondant au « trapio » exigé par le public de chaque catégorie d'arènes.

A quoi sert le pienso ?

Le « pienso » sert à augmenter la concentration énergétique et protéinique de la ration pour accélérer la croissance squelettique et musculaire, et s'utilise de la même manière dans les élevages de bovins à viande : en fait, il n'y a pas de formules spécifiques à la race brave et les nutritionnistes spécialisés appliquent des normes classiques pour bovins d'élevage ou d'engraissement.



Le terme engraissement n'est pas exagéré et doit être expliqué : lorsqu'un toro de 4 ans gagne 1 kg de poids, la composition du croît est composée de plus de 50% de gras : la graisse (surtout intra musculaire) est une source d'énergie indispensable aux efforts du toro, le métier du ganadero étant de gérer les quantités de « pienso » distribuées pour obtenir une croissance musculaire sans excès de gras de couverture, avec des muscles bien « dessinés », utilisant bien leurs réserves énergétiques de glycogène et de graisse.

Un toro de 4 ans sans « pienso » ne peut se concevoir qu'avec des pâtures et des fourrages d'excellente qualité toute l'année et toute la vie de l'animal : très peu de ganaderias françaises ou espagnoles peuvent offrir ces garanties de qualité fourragère.

Un toro de 4 ans sans « pienso », c'est le risque de présenter un toro avec un fort développement squelettique, maigre, hors du type, avec des risques de grande faiblesse et parfois d'une mobilité difficile à contrôler.

La composition du pienso



Les amidons de céréales, dégradés dans la panse des ruminants en acide propionique, constituent la source principale de glucose indispensable à l'effort

musculaire.

La plupart des aliments concentrés sont constitués de mélanges de céréales, complétés par divers tourteaux (soja) et graines protéagineuses (habas), pour corriger le manque de protéines des céréales et amener la valeur théorique de la formule à plus ou moins 15% de protéines.

L'aliment sert aussi de support à une complémentation minérale (calcium, phosphore, magnésium) et oligo vitaminique (vit A, D 3, E, zinc, cuivre, sélénium, etc) pour assurer une croissance squelettique harmonieuse et prévenir les carences préjudiciables au métabolisme musculaire.

La fabrication du pienso



1 - Fabrication « à la ferme » par l'éleveur qui dispose de céréales, de cellules de stockage, d'un broyeur et d'une mélangeuse, et achète à l'extérieur les tourteaux et minéraux, conseillés le plus souvent par un technicien spécialisé : ce type de « pienso » est sous forme de farine plus ou moins fine.

2 - Aliments « industriels » sous forme de granulés dont les catégories d'ingrédients sont mentionnées sur l'étiquette, et formulées le plus souvent avec beaucoup de professionnalisme par le service nutrition de la société privée ou coopérative. Ces 10 dernières années des progrès importants dans la formulation des aliments toros ont pour origine les connaissances et les techniques utilisées dans les élevages lait et viandes performants et on est très loin de l'utilisation de céréales simples parfois mélangées à des vesces (habas) générateurs de graves problèmes d'acidose et de locomotion.

Les quantités distribués

Un toro de 4 ans consomme environ 10 kg de matière sèche : pour l'exemple, 1 kg d'herbe contient 15 à 20% de MS, 1 kg de foin 85 %, 1 kg de concentré 88%

Si ce toro dispose de bonnes ressources fourragères, 3 à 5 kg de « pienso » doivent permettre d'atteindre les objectifs de présentation, laissant la place à une consommation de plus de 5 kg de matière sèche de foin ou pâture qui favorise une musculature plus oxydative donc plus résistante : c' est la situation la plus fréquente dans les élevages français.



Dans les cas où la pâture devient rare et où le foin n'existe pas, les toros sont allotés dans des parcs avec de la paille consommée irrégulièrement et dans ces

conditions la quantité de « pienso » peut dépasser les 8kg par jour : le ganadero doit alors gérer au mieux la formulation de son aliment en diminuant la proportion de céréales et en augmentant la proportion de cellulose, en incorporant des « équivalents fourrages » tels que la luzerne déshydratée, le son, etc, et en ajoutant des additifs pour prévenir les troubles d'acidose.

Ce type d'alimentation permet une croissance plus rapide dans les derniers mois, mais aussi de rattraper des toros déficients, et favorise une musculature plus dépendante du glycogène et plus fatigable. De telles quantités de « pienso » doivent être distribuées soit individuellement soit dans des auges assez longues pour limiter les comportements dominants-dominés.

Les progrès dans la distribution, la formulation

La majorité des élevages performants lait et viande a adopté la technique de la ration complète, qui consiste à mélanger fourrages et concentrés dans une machine qui hache, qui mélange et distribue un aliment plus régulièrement ingéré, ruminé et digéré tout en diminuant les charges de main-d'oeuvre : cette technique et ce matériel s'imposent et s'imposeront de plus en plus dans les ganaderias de plus de 100 mères.

Les travaux de recherches INRA-AFVT et leurs conséquences sur la formulation des concentrés : Les études sur les caractéristiques des fibres musculaires , sur le métabolisme des muscles des toros pendant la lidia, et sur les corrélations avec les signes de faiblesse , débouchent sur la mise en place de méthodes de préparation alimentaire que l'INRA et l' AFVT expérimentent sur les temporadas 2006-2007.

Conclusion



Il est très difficile d'élever des toros sans distribuer le « pienso » durant la dernière année.

Si le système paille + pienso à volonté n'est pas la meilleure solution pour produire des toros mobiles et résistants, beaucoup de progrès ont été accomplis ces dernières années dans la formulation des « piensos », et les recherches INRA-AFVT, les collaborations avec des universités vétérinaires espagnoles devraient encore contribuer à des améliorations.

L' utilisation de mélangeuses distributrices améliorent dans tous les cas les performances et l'économie de la ganaderia et cela d'autant plus que les ganaderos espagnols font de plus en plus appel aux services de nutritionnistes compétents qui gèrent toute l'alimentation du troupeau et si les « vueltas » et

les « indultos » se multiplient dans des ganadérias qui, il ya 10 ans avaient une réputation de faiblesse, c'est en grande partie grâce à l'amélioration, de la conduite alimentaire et à un « pienso » bien formulé et bien utilisé : un grand toro qui extériorise toutes ses qualités de caste, de bravoure et qui « répète » inlassablement est avant tout un animal en très bonne condition physique !!